

REVUE De Presse BRUXELLES

Presse écrite

Le Soir – Le Mad – Catherine Makereel – 04/01/2017

Le Soir **** – Catherine Makereel – 28/01/2016

L’Echo – Didier Béclard – 13/01/2017

La Libre Belgique – Marie Baudet – 18/01/2017

Bruzz – 23/12/2016

Métro – Nicolas Naizy – 10/01/2017

Bruzz – intw Roda – Gilles Bechet – 07/01/2016

Moustique*** – Eric Russon – Janvier 2017

WEB

RTBF Culture *** – Christian Jade – Janvier 2016

Demandez le programme ***** – Dominique- Hélène Lemaire – 29/12/2016

Culture Remains – Laura Gallegos – 26/01/2017

Radio

RTBF – La Première – Nicole Debarre – 09/01/2017

RTBF – La Première – Entrez sans frapper – Colin/Vanbuggenhout – 13/01/2017

RTBF – Vivacité – On peut toujours rêver – Régine Dubois – 09/01/2017

RTBF – Pure Fm – Drugstore – 13/01/2017

RTBF – La Première – Dans quel monde on vit – Pascal Claude - 21/01/2017

TV

RTBF – La Une – JT 19h30 – Dominique Dussein – 28/01/2017

BX1 – LCR – David Courier – 12/01/2017

REVUE de Presse PARIS Mai 2017

Presse écrite

La Terrasse - Manuel Piolat Soleymat - 27/03/2017

TV

TV5 MONDE - #MOE – 14/05/2017

REVUE de Presse AVIGNON OFF Juillet 2017

Presse écrite

7 sur 7 – Loïc Struys – 31/07/17

La Provence – Marine Girad – 12/07/2017

WEB

Le Bruit du OFF – Pierre Salles – 21/07/2017

Rue du Théâtre – Michel Voiturier – 15/07/2017

Radio

RTBF – Jour première – François Heureux – 29/06/2017

Radio Osmose – Interview Roda – Serge Casas –
12/07/2017

RTBF – La Première JP – Françoise Barré – 08/07/2017

TV

RTBF – La Première JT – Françoise Barré – 8/07/2017

RTBF – La Trois –In the mood for Avignon – Sylvia Botella
– 18/07/2017

LE SOIR

Catherine Makereel - 28 janvier 2016

« On the road ... A »

**** (Avis de la rédaction)

D'origine libanaise, Roda est né en Maroc, a grandi entre la Guinée et la Belgique, a une tête d'Italien, sans compter qu'il est tombé amoureux en France. Logiquement, quand on part sur la route avec lui, il faut prévoir quelques détours. Avec son seul en scène, *On the road ... A*, le comédien file, cheveux au vent, mais sans jamais emprunter les autoroutes. Il préfère les chemins plus cahoteux, s'attarder sur les voies (bi)nationales pour raconter son destin, un parcours qui a fait de lui un éternel étranger.

Sur une scène couverte de tapis d'Orient, clin d'œil à ses origines arpentées de long en large pendant une heure et demie, Roda nous happe d'un bout à l'autre de ce spectacle mi-stand-up, mi-confession intime. Il raconte son enfance en Guinée où son prénom, Mohamed, l'érige en petit roi, puis l'arrivée en Belgique où le même prénom est plutôt synonyme de disgrâce. En devenant Mimo, il rafistole sa popularité à l'école. On rit de ses péripéties au cours tyrannique de religion islamique et de ses fantasmes sur le cours de morale. Roda manipule 1001 personnages à la minute. Il joue sa mère, musulmane pratiquante et culpabilisante, ou rejoue les premières virées en boîte, refoulé par tous les videurs, sauf dans les soirées italiennes où son physique de Gino fait illusion. Sur l'autoradio de sa bande de la « *forza italia* », *Eros Ramazotti* devient l'hymne national de ces apatrides. Puis, viennent les petits arrangements avec la religion, sur le plan de l'alcool ou de la viande de porc, qui perturbent un peu plus la construction de son identité. Lui qui se voyait steward atterri par le plus grand des hasards au Conservatoire. Mais le théâtre ou la télé le relèguent très vite aux rôles typés, voire à l'Arabe de service.

Impossible de détailler tous les crochets que fait Roda pour exposer sa jeune vie déjà pleine comme un œuf, entre le coup de foudre pour une Libanaise à Paris et un voyage initiatique au Proche-Orient où, encore et toujours, on range son faciès du mauvais côté de la barrière. Drôle, subtil, enlevé, le spectacle s'éloigne des clichés habituels sur les générations issues de l'immigration, pour raconter, in fine, une histoire belge, une vie faite de nuances, de dilemmes, de quêtes existentielles, le tout avec un humour pétaradant. Mis en scène par Eric De Staercke, Roda (« Mimo », c'était mignon à 12 ans mais comme nom de scène, ça ne le faisait pas) livre une performance soufflante, sans temps mort, virevoltant entre les personnages tout en plongeant droit dans les yeux des spectateurs. Hilarant et touchant à la fois, Roda nous rappelle qu'on est toujours l'étranger de quelqu'un. Toutes vitres

ouvertes, son road trip est un formidable bol d'air frais sur l'identité à l'heure où ça sent un peu le renfermé dehors.



Didier Béclard -13 janvier 2017

Sur la route, en quête d'identité(s)

Seul en scène, Roda Fawaz nous embarque dans un voyage à tombeau ouvert à la recherche de ses racines multiples et, au-delà, de nos identités qui sont la somme d'une vie.

D'origine libanaise, il est né au Maroc mais n'est pas Marocain. à sa naissance, sa mère vivait en Guinée mais il n'est pas Guinéen. On lui a donné comme prénom Mohammed, la chance de sa vie. Il n'a de contacts avec son père, toujours en voyage d'affaires, que par téléphone et son paternel ne s'exprime que par ellipses (genre: "*quand le bébé kangourou quitte la poche de sa mère, que met la mère dans sa poche?*"). À six ans, il débarque en Belgique où il découvre le silence, l'eau chaude, le pull, le KW et la question "qui suis-je?". Ah oui, j'oubliais, pour ne rien arranger, il est aussi daltonien.

Un pedigree aussi complexe ne peut produire qu'un homme du monde et vide de sens la notion même d'identité. Inspiré par "Les identités meurtrières" d'Amin Maalouf, Roda Fawaz nous embarque dans un "road-trip" à la recherche de son identité, ou plutôt de ses identités tant elles sont multiples, changeantes au gré des âges, des pays traversés, des rencontres. De ses souvenirs d'enfance aux difficultés à fuir les clichés dans son parcours de comédien ("*Tous les personnages arabes s'appellent Rachid, c'est comme ça!*") en passant par les années adolescentes où les Arabes s'affublent de prénoms italiens pour pouvoir entrer dans les boîtes de nuit, Roda part à la rencontre de lui-même, affrontant les préjugés des autres mais aussi les siens. Son identité court vite et le rattrape toujours.

Un pedigree aussi complexe vide de sens la notion même d'identité.

Sacré Meilleure Découverte par les Prix de la Critique l'an dernier – Roda avait fait montre, lors de la cérémonie de reprise des prix, de l'étendue de son talent d'improvisateur et de showman –, "On the road... A" est un seul en scène soufflant, sans temps mort, bourré d'énergie, de poésie et d'humour au service d'un propos tout en nuances qui évite les clichés et le misérabilisme. Entouré des regards amicaux d'Eric De Staercke et Angelo Bison, Roda Fawaz jongle avec une vingtaine de personnages, à commencer par la mère et le père, copains de classe ou de virée, professeur de religion islamique et tyrannique ou amoureuse française. Un moment éminemment jubilatoire, à voir et à partager.

Jusqu'au 28 janvier au Théâtre de Poche à Bruxelles puis dans différents centres culturels à Bruxelles et en Wallonie, lieux et dates sur www.poche.be.



Marie Baudet - 18 janvier 2017

Roda Fawaz, le talent en route

Son seul en scène "On the road... A" fait le plein au Poche, tourne à Bruxelles et en Wallonie, et est en passe de s'inscrire dans le festival Off d'Avignon.

Les températures négatives n'entament pas l'ardeur du public qui arpente le sol gelé du bois de la Cambre pour découvrir, au Poche, ce jeune prodige. A la cérémonie des Prix de la critique 2016 - où il reçoit les lauriers de "meilleure découverte" pour "On the road... A" -, Roda Fawaz se fait lutin (ascendant pois sauteur) pour réinventer l'exercice du discours de remerciements. Il salue ceux qui l'ont accueilli dans la famille du théâtre, témoigne de sa reconnaissance à Eric De Staercke (qui a mis en scène le spectacle éclos aux Riches-Clares) et à Angelo Bison, précieux "regard amical" (et lui-même lauréat du prix du meilleur seul en scène pour "L'Avenir dure longtemps" où il incarne Louis Althusser) sur cette aventure hors du commun.

Car c'en est bien une, la sienne, que conte ce Libanais d'origine, né au Maroc, ayant passé sa petite enfance en Guinée-Conakry avant d'être emmené par sa mère en Belgique, jusqu'à tenter sa chance à Paris et y tomber amoureux... d'une Israélienne.

Les 1001 faciès de "l'Arabe de service"

Il se voyait steward, il entre au Conservatoire, prend fait et cause pour le théâtre, plonge dans les œuvres des plus grands, fait des rencontres déterminantes. Tout cela, il le raconte aussi, au fil d'un parcours que ces armes neuves et subtiles lui permettent de retracer. Il aura cachetonné pourtant, couru les castings pour prêter ses traits - de spot publicitaire en comédie de boulevard - à l'Arabe de service. Qui systématiquement, relève-t-il, s'appelle Rachid.

Lui, petit, en classe, porte le même prénom que trois de ses camarades. L'un s'en ira, les trois autres Mohamed se rebaptiseront. Chacun tracera sa route. Notre homme, lui, condense des années et des dizaines de personnages en une heure et demie, sur un plateau couvert de tapis d'orient. Des facéties de l'enfance au rapport à la mère, du père, grand absent qui s'exprime par sentences obscures, au terrible professeur de religion islamique, du drolatique ami imaginaire aux camarades de la "forza italia" qui, pas plus rituels que lui - qu'on appelle désormais Mimmo -, rudent pour entrer en boîte...

Clichés dégomés

La quête d'identité, sujet ô combien rebattu - avec d'autant plus de force dans la sphère artistique qu'elle s'impose sur le terrain politique -, s'inscrit évidemment au cœur d'"On the road... A". Cependant Roda Fawaz n'effleure les clichés que pour mieux les dégommer, fort d'un talent pétillant irrigué par ses racines aux denses ramifications. L'identité chez lui a souvent joué à cache-cache avec la réalité, tout en se déclinant au pluriel. *"Désormais, c'est Roda pour le théâtre, Mimmo pour les intimes, et Mohamed pour ceux qui s'en souviennent."*

On ne risque pas d'oublier ce gamin qui copie les chorégraphies de Michael Jackson tout en s'interrogeant sur la valeur du bout de peau que lui a coûté la circoncision.

Après une pointe de tension qui plombe les premières minutes (la représentation, ce soir-là, est filmée), rapidement ça se délie, se déride, se débride. Doté d'un sacré sens du rythme au service d'une écriture diablement efficace, le comédien distille punchlines taillées au scalpel et émotion subtilement dosée. Les rires fusent, l'émotion se déploie en nappes. C'est tendre et hilarant, fin, étincelant. "On the road... A" va tourner. Et pourrait bien se retrouver dans le Off d'Avignon.

Christian Jade – Janvier 2016

« On the road...A » de et par Roda.

Une drôle de jonglerie sur l'identité. ***

Alors que Kenan joue plutôt sur le dialogue philosophique, Mohammed Fawaz, dit "Roda" adopte la forme du stand up comique pour raconter sa vie et celle de ses 3 copains de classe, tous Mohammed et obligés de changer de prénom pour se différencier aux yeux de leurs profs et copains. L'un choisit Dorothee, icône gay ! Lui ce sera Mimo, aux consonances italiennes, pour mieux entrer, croit-il, dans les lieux à la mode sans se faire refouler comme "muslim". Ce n'est qu'une anecdote parmi 30 autres sur le thème : " comment peut-on être musulman ?"(Lettres persanes pas mortes). Ou plutôt : comment échapper au regard des autres, comment ne plus "paraître" musulman, sans se renier ? Le changement de nom est fondamental mais les changements de temps et de lieux sont le vrai fil conducteur du spectacle. De l'enfance au Roda actuel. Avec un père absent qui fait des apparitions téléphoniques hilarantes : c'est le leitmotiv du show. On suit donc le gamin, l'ado, le parcours scolaire calamiteux jusqu'au hasard de la vocation théâtrale, un morceau d'anthologie. On le suit aussi de continent en continent au gré de ses identités multiples : né au Maroc, d'un père... libanais, mais vivant, gosse, avec sa mère en Guinée. La nostalgie d'Afrique est savoureuse et touchant le pèlerinage final au Sud Liban à la recherche du père. Mais ces "déguisements de nationalité" deviennent dans le show des prétextes à sourire de l'essentiel : comment échapper à son type racial et religieux, ici, en Belgique ? Ou le faire accepter, tout simplement ? Le tout avec une légèreté et un humour qui passent très bien la rampe. Eric De Staerke, metteur en scène et Angelo Bison, " regard amical" ne sont pas étrangers à cette belle réussite.



Nicolas Naizy – 10 janvier 2017

« On the Road...A »: sur la route de nos identités.

Dans un seul en scène très personnel, Roda Fawaz nous emmène dans sa quête d'identités. Repris au Poche jusqu'au 28 janvier, « On the Road...A », meilleure découverte de la saison dernière, nous renvoie à nos racines multiples.

Tenez-vous bien avant de lire la suite. D'origine libanaise, Roda est né au Maroc, a grandi en Guinée, et a la nationalité belge. Rien que ça pour ce jeune homme qui dans son premier seul en scène nous explique que sa vie est un road-trip. Arrivé à l'âge adulte, celui qui se fait passer pour un Italien pour pouvoir entrer en boîtes se pose une question toute simple à poser, mais délicate à résoudre: « Qui suis-je ? ».

Il rebrousse donc le chemin de ses souvenirs d'enfance, des douces années africaines à son arrivée en froide Belgique. Son récit file, alternant anecdotes et moments plus retenus. La relation au père se dévoile compliquée, essentiellement composée de coups de fil trop brefs et distants. Aisance et élégance font aussi de ce casse-cou de la scène un talent certainement à surveiller de près.

Sa « différence » l'a poursuivie en Europe lors de son parcours de comédien aussi : lui qui se voit jeune premier ne peut que constater les clichés de rôles qu'on veut lui imposer. Mais rien ne démonte notre randonneur de la vie. Point de misérabilisme, ici, ni de caricature, la sincérité transperce son récit, tout comme l'humour. Parce qu'on rit, et même beaucoup. Au-delà de son récit personnel, Roda Fawaz nous invite à nous questionner sur notre identité, ou plutôt nos identités. Comme au poker, mieux vaut jouer le full qu'une carte isolée.

De la tchatche, le comédien en a certainement. Le lauréat de la meilleure découverte de la saison dernière nous l'a d'ailleurs encore prouvé lors de la remise des Prix de la Critique en octobre dernier. Mais pour contenir son énergie, il a eu la bonne idée ici de se faire entourer des regards complices et catalyseurs de deux maîtres du genre: Eric De Staercke et Angelo Bison. Le premier, directeur du Centre culturel des Riches Claires lui a d'ailleurs fait confiance la saison dernière. De quoi convaincre le Théâtre de Poche de l'accueillir sur sa scène pendant trois semaines.

BRUZZ

Gilles Bechet – 07/01/2016

Moi, je suis tout

Jeune comédien aux origines multiples, Roda revient sur son parcours dans un seul en scène aux allures de conte d'aujourd'hui qui joue avec humour sur les préjugés des autres et sur ceux qu'on a sur soi-même.



© Kim Leleux

Ce type-là est difficile à glisser dans une case. De par ses origines d'abord, suivant qu'on regarde le pays de ses parents, celui où il a grandi ou celui où il est né, on voyage du Liban à la Belgique en passant par la Guinée et le Maroc. Comme comédien ensuite, Roda Fawaz a abordé des styles très différents, du seul en scène façon stand-up ou conte, du théâtre avec une pièce de Genet et de la télé avec une série d'espionnage d'Eric Rochant ou les capsules humoristiques *Babelgium* avec Stéphane De Groodt. Dans son premier spectacle *Quarts d'identité*, il jouait son questionnement identitaire à coup de vannes. Il revient sur ce sujet dans son nouveau spectacle où il aborde son parcours en slalomant entre vérités et possibles.

Vous avez beaucoup tourné avec votre premier spectacle *Quarts d'identité*. Qu'est-ce qui vous a poussé à revenir sur ce thème ?

Roda : J'avais envie d'en explorer d'autres facettes. Je me suis écarté du stand-up en mélangeant les styles. Ce n'est pas une suite de vannes, il y a un scénario avec un début et une fin. Je raconte une histoire, la mienne, qui se veut drôle. Dans *Quarts d'identité*, j'abordais l'identité à partir de l'origine. Je parle ici d'avantage de la transmission, de la complexité identitaire et de son conditionnement. J'évoque toutes ces actions qu'on accomplit consciemment ou inconsciemment et qui créent l'identité. En fait, je m'intéresse à tout ce qui dépasse l'origine.

C'est aussi un voyage ?

Roda : J'ai des origines très diverses. Originaires du Liban, mes parents vivaient en Guinée, mais ma mère est venue accoucher au Maroc parce que les conditions médicales y étaient meilleures. Ensuite, à 6 ans, je suis venu vivre en Belgique. Dans ce spectacle, j'aborde l'identité comme un mouvement. Ça parle de ma vie mais on n'est pas dans la confession intime parce que je joue en permanence avec le vrai et le faux et j'espère que le public va me suivre.

L'identité est aujourd'hui brandie comme affirmation mais aussi comme repoussoir...

Roda : Le mot identité n'a aucun sens. On sait que cette notion d'identité est abordée pour faire de la politique et manipuler les gens. Pour moi, l'identité n'existe plus. Il faut voir ça dans un ensemble. Désormais nous sommes tous liés les uns aux autres. Il y a un moment où les problèmes viennent à nous et deviennent les nôtres. Ma petite personne influence le monde et le monde m'influence. C'est une perte de temps que d'enfermer l'identité dans une case.

L'identité se partage aussi ?

Roda : Évidemment. Même si je déteste l'expression « Je suis Charlie », et toutes celles qui ont suivi parce que ça veut dire que je ne suis pas le reste. Moi, je suis tout. Deux jours avant les attentats de Paris, il y a eu des attentats à Beyrouth. J'ai reçu des SMS qui me demandaient comment allait ma famille. C'est très gentil, mais des attentats à Beyrouth, il y en a tout au long de l'année.

Quelle est la première phrase que vous avez écrite pour ce spectacle ?

Roda : C'est ce qui fait le début du spectacle : ma première blague, je l'ai faite à ma naissance. Je ne pleurais pas, je faisais le mort. Silence dans la salle. Les médecins ont eu tellement peur qu'ils m'ont flanqué une fessée. Pour les détendre, j'ai souri. Ils étaient tellement heureux que je sois vivant qu'ils en ont profité pour me circoncire. Ce jour-là, j'ai compris qu'on n'a pas tous le même sens de l'humour.

« Pour dire vrai, il faut mentir » a dit Jean Genet, que vous avez joué au Rideau...

Roda : Je ne sais pas exactement comment l'entendait Genet, mais moi quand j'écris, je suis toujours en décalage avec la réalité. Je pars de moi et je me demande : « Et si un jour j'avais plutôt ce choix-là ? » Je joue entre les deux à tel point qu'en répétition Éric De Staercke, qui me met en scène, me demandait souvent si telle chose que je racontais était vraie ou non. Je travaille beaucoup sur le possible. Plus une chose a l'air fausse, plus elle est réelle.

Vous avez également joué dans un film qui parle... d'identité.

Roda : Je l'ai co-écrit et réalisé avec Cyril Guei. Il est déjà tourné, Ariane Ascaride y joue ma mère. J'espère pouvoir le monter dans le courant de l'année. Au début, le personnage principal reçoit une enveloppe qui lui vient de son grand-père et où il est écrit : « À n'ouvrir qu'au Liban ». On est partis là-bas et on a beaucoup improvisé. On est dans l'ordre de la transmission avec un personnage qui ne comprend pas ses origines mais qui va être obligé de s'y confronter. Le film mélange le documentaire, la fiction et la comédie. L'identité du film est aussi complexe que celle du personnage. Comme le dit Amin Maalouf dans *Les identités meurtrières*, « C'est notre regard qui enferme les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer ».

Pourquoi êtes-vous devenu comédien ?

Roda : Quand j'étais encore à l'école primaire, ma mère m'a inscrit à des cours de théâtre. Je l'avais oublié mais ça m'est revenu bien plus tard quand j'étais à l'Académie. J'ai fait des études de Tourisme et lors de mon premier stage, quand j'ai vu les gens arriver au boulot en tirant la tronche, je me suis dit que je ne pouvais pas faire ça. J'ai choisi le métier de

comédien pour être libre, ou au moins pour choisir mes chaînes. C'est pour ça que je suis à l'initiative de tous mes projets.

Pensez-vous que ce parcours puisse en inspirer d'autres ?

Roda : Je ne sais jamais ce que les gens vont prendre de mon histoire. Je me sens comme le colibri dans le conte amérindien *La part du colibri*. Il y a le feu dans la jungle et tous les animaux sont paniqués sauf un colibri qui fait des allées et venues jusque à la rivière. Il prend quelques gouttes qu'il va poser sur les flammes. Un toucan lui demande « Mais qu'est-ce que tu fais, colibri ? Ça ne sert à rien ». « Je sais », répond-il, « mais je fais ma part ». Avec ce spectacle, je fais ma part, le public en prendra ce qu'il veut.



Dominique-Hélène Lemaire – 29 décembre 2016

Super bien rodé !

Well-oiled ! On ther Road...A est bien rodé, démarre au quart de tour, et on espère qu'il fera le tour de la planète des cœurs et des esprits, pétaradant et en semant la joie tout feu tout flammes autour de lui !

Voilà en effet un spectacle franc, ingénu et vrai. Plein de sel comique et émouvant ! Avouons-le, au départ on n'était pas trop partants pour un énième seul en scène sur le vivre ensemble. L'actualité nous rabâche assez de chapelets de violences, pour plonger une fois de plus dans le politically correct et remâcher indéfiniment nos infâmes réalités. Mais voilà le sourire de RODA et sa quête d'identités. Un Roméo ? Roda on the road. What's in a name ? A l'endroit ou à l'envers ? On le découvre un être totalement à l'aise sur le plateau et on l'ADOR, le cœur à l'endroit ou à l'envers. Le nom n'a rien à voir pour ceux qui, malencontreusement, penseraient à la margarine, bien sûr. Sautez plutôt dans la fraîcheur d'un conte moderne, racines à l'air. Du cèdre du Liban au sapin de Noël, une forêt entière y passe ! En passant par les oliviers made in Italy, ou presque !

On the road... A Dans l'histoire mohamétane, il devient Mimo. Il manque une syllabe pour en faire une fleur capiteuse que l'on offre en janvier. Son regard vous dévore, c'est le fuel de son tapis volant qui vous envoie en un seul décor du Liban au Maroc, puis vers la Belgique oblige - profitons qu'elle existe encore - Paris, Portugal et toutes les senteurs et épices de la Guinée et bien sûr Jessica, un monde de différences !

Au fur et à mesure qu'il sort de sa chrysalide il devient de plus en plus attachant et enfile les observations d'une candeur désarmante, virevolte dans les personnages, multiplie les points de vue, traque l'inspiration, accumule les occasions de rire, fait capoter les moindres stéréotypes. Il fait penser à la générosité et à la poésie d'Emmanuel Schmitt, en un mot, on ne peut qu'être séduit !

On the road... All Il y a même Gemini le criquet, toujours rapport à l'Italie, non, on veut dire Slimky, l'ami imaginaire - cela s'écrit comment ? Et cela finira comment ? En tous les cas il n'y a pas que les ragazzi qui s'amusent ! Le public s'envole et perd de vue l'unique décor de vieilles carpettes. Oui cela rime avec Mohamed, d'accord ! Et vous entendrez partout des voix car le comédien jongle avec les registres : voix d'ici et d'ailleurs, voix imaginaires, voix au nom du père, voix de mère qui cogne comme des cuillers, voix des dieux ou de voisinage, et même de toutous belgo-belges que l'on promène dignement sur le trottoir. Il voit tout, tout ! Et c'est sidérant de justesse car il est aussi maître du geste !



Dominique-Hélène Lemaire – 29 janvier 2017

Rondement mené

Ah ! Voilà un spectacle franc, ingénu et vrai. Plein de sel comique et émouvant ! Avouons-le, au départ on n'était pas trop partants pour un énième seul en scène sur le vivre ensemble. L'actualité nous rabâche assez de chapelets de violences, pour plonger une fois de plus dans le *politically correct* ou remâcher indéfiniment nos infamantes réalités. Mais voilà le sourire de RODA et sa quête d'identités. Un Roméo ? *What's in a name* ? A l'endroit ou à l'envers ? On le découvre totalement à l'aise sur le plateau et on l'ADOR, le cœur à l'endroit ou à l'envers. Le nom n'a rien à voir pour ceux qui, malencontreusement, penseraient à la margarine, bien sûr. Sautez plutôt dans la fraîcheur d'un conte moderne, racines à l'air. Du cèdre du Liban au sapin de Noël, une forêt entière y passe ! En passant par les oliviers *made in Italy*, ou presque !

Dans l'histoire mohamétane, il devient Mimo. Il manque une syllabe pour en faire une fleur capiteuse que l'on offre en janvier. Son regard vous dévore, c'est le fuel de son tapis volant qui vous envoie en un seul décor du Liban au Maroc, puis vers la Belgique oblige - profitons qu'elle existe encore - Paris, Portugal et toutes les senteurs et épices de la Guinée et bien sûr Jessica, un monde de différences !

Au fur et à mesure qu'il sort de sa chrysalide il devient de plus en plus attachant et enfile les observations d'une candeur désarmante, virevolte dans les personnages, multiplie les points de vue, traque l'inspiration, accumule les occasions de rire, fait capoter les moindres stéréotypes. Il fait penser à la générosité et à la poésie d'Emmanuel Schmitt, en un mot, on ne peut qu'être séduit !

Et cela finira comment ? En tous les cas il n'y a pas que les ragazzi qui s'amuse ! Le public s'envole, perd de vue l'unique décor de vieilles carpettes. Oui cela rime avec Mohamed, d'accord ! Et vous entendrez partout des voix car le comédien jongle avec tous les registres : voix d'ici et d'ailleurs, voix imaginaires, voix au nom du père, voix de mère qui cogne comme des cuillers, voix des dieux ou de voisinage, et même de toutous belgo-belges que l'on promène dignement sur le trottoir. Il *voix* tout, tout ! Et c'est sidérant de justesse car il est aussi maître du geste ! A quand son prochain spectacle ?

Culture Remains

Laura Gallegos – 26/01/2017

On the road...A – En quête d'identité



On the road...A est de ces spectacles qui vous (re)donnent le goût pour le théâtre. D'abord il y a la thématique, celle de **l'identité**, qu'elle soit subie, inventée ou revendiquée. Ensuite, il y a un **texte percutant**, drôle et pertinent. Enfin, il y a un comédien, **Roda Fawaz**, qui nous bluffe par ses talents de conteur mais surtout d'interprète.

On the road...A, c'est d'abord et avant tout **son histoire**. Seul en scène et 1h30 durant, Roda nous parle de son parcours, de sa vie et des **quatre identités** qu'elle lui a donné. Car oui, l'acteur a un carte de visite plutôt atypique : né au Maroc de parents libanais, il a grandi en Guinée pour finalement arriver en Belgique où il a passé la majorité de sa vie. Tour à tour assimilé (ou revendiqué) comme belge, marocain, libanais, italien ou « méditerranéen », **le comédien se moque des étiquettes qu'on lui (et qu'il se) colle et décolle au fil de sa vie**. Tout y passe, de sa naissance jusqu'au présent, de son premier amour à son premier désenchantement, le comédien se livre en choisissant la **question de l'identité et du regard des autres**.

Ah! L'identité, cet étrange concept malléable à souhait selon que l'on se place du côté de l'étranger ou de l'autochtone.

Pas vraiment d'ici, pas tout à fait de là-bas, les personnes aux multiples identités ne savent où donner de la tête. Et si le bagage culturel est la plupart du temps **une richesse**, ce sentiment de n'appartenir à rien et à plusieurs choses à la fois peut parfois mener à un **vrai déchirement** et à un sentiment d'abandon. Car, quand toutes les sociétés où l'on vit nous

rappellent que nous ne sommes pas vraiment à notre place, que faire ? *On the road...A* ne vous donnera pas la réponse mais vous apportera peut-être quelques pistes de **réflexion**.

Rencontre avec le comédien de ce seul en scène passionnant, Roda Fawaz.

Comment t'es venu l'idée de « *On the road...A* » ?

Je suis – entre autres – originaire du Liban. J'ai donc commencé à m'intéresser à l'oeuvre d'Amin Maalouf, l'écrivain franco-libanais d'[Identités Meurtrières](#). Ce livre a chamboulé ma vision de l'identité et m'a donné envie d'écrire un spectacle sur cette thématique. À la base, je viens plutôt du monde du stand-up et du conte. Ça me plaît mais parfois, ça manque, à mon sens, de richesse, de variété au niveau de l'interprétation et de thématiques plus « profondes ». Ce spectacle, c'est l'occasion de combiner mon désir d'incarner plusieurs personnages sur scène et de parler d'un sujet qui me tient à coeur ».

Et des personnages, on en voit défiler ! De sa mère à ses cousins africains, en passant par son tyrannique professeur de religion islamique à celui de théâtre, **Roda Fawaz nous impressionne par son interprétation** : sa gestuelle, sa voix, ses mimiques changent à la seconde près et on y croit. On y croit tellement qu'on oublie parfois que le comédien nous raconte sa vie, de son point de vue et non de celui des autres. Bluffant.

Tu as au moins 4 identités. Il y en a t-il que tu choisis de mettre en avant/de cacher dans ton quotidien?

Absolument pas. Pour moi, mon identité, c'est un tout, ce sont toutes les facettes, toutes mes origines certes mais surtout tout ce qu'il m'est arrivé. C'est à ça qu'Amin Maalouf se réfère dans son livre et ce sont ces facettes qui permettent au spectateur de se retrouver dans mon parcours et le spectacle. Du reste, j'essaie de faire en sorte que le racisme ne m'atteigne pas et le patriotisme, très peu pour moi aussi.

On ne t'entendra jamais dire « fier d'être belge » ?

(Rires) Jamais ! Puis quoi, je devrais dire fier d'être libanais, marocain, belge, guinéen aussi ? Les revendications identitaires de ce genre ne m'intéressent pas.

Ton spectacle résonne avec l'actualité où l'on parle de plus en plus de crise identitaire, notamment en France où l'on parle de déchéance de nationalités, des étrangers/réfugiés, etc. Parler de l'identité, c'est un choix politique ?

Pas vraiment, je ne suis pas là pour prêcher. J'avais surtout envie de parler de ce sujet qui me tient à coeur. À vrai dire, mon spectacle – du moins c'est comme ça que je le vois – parle surtout du regard des autres. Nous avons tous des identités, des origines et des parcours différents, mais comme dit Amin Maalouf, ce qui importe, c'est le regard des autres qui, tour à tour, nous enferme et nous libère dans ces identités. La difficulté de sortir du regard cloisonnant des autres, c'est de ça que parle mon spectacle. Après, oui, c'est également ma manière de me défendre face aux absurdités qu'on entend dans les médias chaque jour... Mais ça reste avant tout un spectacle très personnel. Ce que les gens en font, notamment

que la Ligue des droits de l'Homme se l'approprie, cela prouve que le spectacle vit et mérite d'être partagé.

Comment est reçu le spectacle ?

Super bien ! Tous les soirs, j'ai des réactions très positives mais surtout très constructives, que ce soit avec des adultes ou des adolescents. Avec ces derniers, on parle de ce qui fait notre particularité, notre identité, du rejet des autres, des stéréotypes, etc. La rencontre avec l'inconnu, tout le monde y a été confronté, ça parle au public. Au fond, On the road...A aborde des sujets assez sérieux mais toujours avec humour ce qui permet la réflexion.

*On the road...A est un spectacle à **montrer à tout le monde**. Car il concerne tout monde. On est tous l'étranger de quelqu'un et on a tous des préjugés. Comédien bourré de charisme et de talent, Roda Fawaz nous touche par la sincérité de son interprétation. Ses histoires, tantôt humoristiques, tantôt émouvantes, s'enchaînent à une vitesse éclair. Les rires fusent dans la salle, les regards compatissants se posent. Cela faisait bien longtemps qu'une telle histoire, **notre histoire au final**, ne nous avait pas autant parlé.*

Le spectacle se veut donc plus personnel qu'engagé mais ne manque pas de nous questionner sur notre rapport à l'identité, que ce soit la notre ou celle des autres. Et si le spectacle pose un regard tendre sur la question, d'autres artistes, tel que le rappeur Médine, nous mettent en garde face à ses **dérives** bien connues : préjugés, discriminations, communautarisme et haine.

Ayons donc toujours à l'esprit que pour former une société multiculturelle épanouie, « ***l'amour des siens, c'est pas la haine des autres*** ».

Etant donné **le succès de la pièce**, des représentations supplémentaires sont prévues jusqu'au 29/01 au Poche. Le spectacle partira ensuite en **tournée en Belgique** et également au [Festival d'Avignon](#) ! Retrouvez toutes les dates de la tournée sur le site du [Poche](#).



Eric Russon – Janvier 2017

SUR LA ROUTE

★★★ Roda. Reda. Mimo. Ou Mohamed? Né au Maroc, élevé en Guinée par des parents libanais, il est... Belge.

Arrivé dans ce petit pays gris et froid à l'âge de 6 ans et sans père, il traversera de multiples identités, inventées pour la plupart, pour essayer de se trouver. Ou de se fuir. Italien en Belgique, Belge à Paris ou Français au Liban, il n'est nulle part lui-même et partout quelqu'un



d'autre mais finira par se dégoter la seule identité où tout soit possible: celle de l'imaginaire et de l'écriture. Ce parcours de déraciné, on l'a souvent vu au cinéma ou lu dans des romans mais « On The Road... A » dégage une force, celle du vécu et de l'autodérision. Et si le premier quart d'heure nous fait redouter un sketch calibré pour une émission de Ruquier, l'humanité de l'auteur et comédien Roda Fawaz nous convainc rapidement qu'il méritait bien son prix de meilleure découverte décerné par la presse en 2016.

E.R.

➔ ON THE ROAD... A, jusqu'au 28/1. Théâtre de Poche, Bruxelles.

En tournée du 1/2 au 20/4. www.poche.be

« LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION » PASOLINI

La Terrasse

Manuel Piolat Soleymat - le 27 mars 2017

On the Road... A

Après une série de représentations au Théâtre de Poche, à Bruxelles, et avant d'investir le Off d'Avignon, Roda Fawaz présente *On the Road... A* au Centre Wallonie-Bruxelles. Un seul en scène humoristique qui creuse le thème des origines et de l'identité.

« Un être ne se réduit pas à un pays, à une inclination politique ou sexuelle », affirme Roda Fawaz, « il est la somme de toutes ces choses ». Artiste belge d'origine libanaise, l'interprète de *On the Road... A* est né au Maroc et a grandi en Guinée. Autant dire que la question liée aux regards qui enferment, aux préjugés qui stigmatisent, résonne en lui de façon particulière. Inspiré de sa propre existence, ce seul en scène cherche à rendre compte, avec humour et autodérision, de « l'introspection identitaire » qui a mené le comédien à partir à la découverte de lui-même. Ses amis Mohamed et Dorothée, un père fantasmé, un professeur d'études coraniques, des familles d'ici et d'ailleurs... A travers une vingtaine de personnages, Roda Fawaz nous plonge dans le monde de ses souvenirs personnels. Une façon de défendre l'idée d'une « complexité identitaire propre à la sensibilité de chacun ».

Centre Wallonie-Bruxelles / de Roda Fawaz / mise en scène Eric de Staercke

Avignon 2017



Loïc STRUYS – le 31 juillet 2017

Le festival d'Avignon a vécu. Durant trois semaines, la 71^e édition de la plus importante manifestation internationale du spectacle vivant contemporain a animé l'ancienne cité des Papes. Au total, près de 1.500 spectacles y ont été joués. Sans vraiment savoir où nous mettions les pieds, nous avons parcouru une infime partie de la programmation du "Off" dans lequel les compagnies se saignent pour espérer se faire repérer par des programmeurs. Nous y avons vu du bon, du Belge et découvert que tout n'était pas rose au royaume du théâtre. Récit.

Le [VTC](#) pénètre péniblement dans les ruelles étroites de la vieille ville. Les piétons occupent, insouciant, l'espace public et rendent la progression délicate. Notre premier contact avec le festival d'Avignon est lent, dépasse à peine la vitesse d'une papamobile lors des journées internationales de la jeunesse. Quoi de plus normal dans la cité des Papes, au final. Cette procession autorise à poser le regard sur les premières affiches vantant les spectacles proposés par le "Off".

Impossible de ne pas les remarquer; elles recouvrent comme un papier-peint d'un seul tenant certaines façades des maisons de la vieille ville. En d'autres endroits, elles enveloppent les corniches ou les lampadaires. L'ensemble dégage une impression anarchique de campagne électorale, où chaque candidat tente par tous les moyens de se faire voir. Au détriment des autres. Avignon partage les mêmes codes, mais les programmes diffèrent. Et deux mondes s'y confrontent.

Royaume de la débrouille

Car, depuis 1968, deux festivals cohabitent dans la "ville d'Esprit". Le "In" et le "Off". Le "In", institué il y a 71 ans par Jean Vilar, pourrait être comparé par les amateurs de foot à la Ligue des Champions. Le nec plus ultra, l'excellence de la création contemporaine sous la forme d'une trentaine de spectacles sélectionnée par l'organisation où règnent "l'esprit de sérieux et le confort des productions qui n'ont pas à se soucier du public et de sa manne financière".

À l'opposé, le "Off" incarne le royaume de la débrouille, une jungle artistique où bataillent dans les nombreux petits théâtres de la ville près de 1.500 créations. Toutes espèrent convaincre le public et, surtout, les professionnels du secteur. Pas simple de s'y retrouver pour les non initiés, comme nous, visiteurs last minute, débarqués par curiosité pour mieux se rendre compte *in situ* ce qui se trame en juillet à Avignon. Comme beaucoup, on en avait entendu parler. Mais nous n'avions jamais poussé la curiosité au-delà de ces évocations.

À notre arrivée, on sait juste que la Belgique compte deux scènes: le célèbre [théâtre des Doms](#), situé au pied du rocher éponyme, et le petit nouveau, [l'Eldorado](#) carolo-bruxellois, né de la collaboration entre les [théâtres de l'Ancre](#) et [de Poche](#). Comme tout bon belge dont le sentiment d'évasion consiste à boire une Leffe au bord de la piscine d'un hôtel all-in de la Riviera turque, on se dirige vers ce nouvel espace noir-jaune-rouge, dont la structure métallique trône au milieu de la cour d'un collège de la ville.



**L'Eldoradome est le fruit d'un partenariat entre les théâtres de l'Ancre et de Poche. © 7sur7.*

On y retrouve les équipes de l'Ancre et du Poche, dont nous avons suivi la programmation la saison dernière. À ce titre, deux créations du théâtre du bois de la Cambre figurent au "Off". ["On the Road... A"](#), le seul en scène identitaire drôle et léger de Roda Fawaz et la ["Vedette du quartier"](#) de Riton Liebman, programmé au fameux théâtre des Doms. Nous avons eu du flair. Nous y puisons

nos premières informations, les premières tendances, les spectacles à ne pas manquer.

Sport national

Car Avignon fonctionne au bouche-à-oreille, plus efficace que l'annuaire indigeste qui reprend tout le programme du "Off", une centaine de pages dont on se lasse rapidement à feuilleter et transporter. Et puis, il y a aussi le tractage, véritable sport national à Avignon. Car si le "In" est à l'abri, les compagnies du "Off" jouent leur survie. Tous les jours du festival, elles doivent conquérir leur public dans la rue, présenter leur spectacle et tenter d'obtenir le plus de réservations. Comme une promesse de don un soir de Téléthon.

Un jeu de séduction qui, parfois, prend des allures de scénettes caricaturales. Mais l'ensemble est enthousiaste. Tenter de traverser une rue de la ville sans se retrouver avec une pile de tracts, de flyers, d'invitations ou de réductions, c'est comme espérer ne pas pleurer en regardant Kramer contre Kramer. Impensable.

Marche ou crève

"Avignon peut se révéler un gouffre financier pour les compagnies", nous dit Hervé Piron, à l'affiche de ["C'est toujours un peu dangereux de s'attacher à qui que ce soit"](#). "Nous avons dû réinjecter les bénéfices de notre tournée pour jouer ici". Le montant déboursé reste tabou. Mais il représente plusieurs milliers d'euros.

"Pour avoir un créneau horaire, les montants peuvent aller de 5.000 à 15.000 euros. Tout dépend de plusieurs facteurs, dont la capacité de la salle", nous lâche un régisseur, rencontré Place des Carmes. Habitué des lieux, il nous détaille, à la louche, le coût pour venir jouer dans la Mecque du théâtre. "Les compagnies doivent tout prévoir: les lampes, les consoles, les décors. Même les prises de courant. L'organisation ne prête rien, tout est à nos frais. Si vous comptez en plus l'hébergement, la nourriture, l'impression des affiches et flyers, le salaire des techniciens et des comédiens... On peut vite atteindre 45.000 euros de budget".

Beaucoup peinent à survivre. Certains tombent en faillite. L'aventure dure plus de trois semaines et peut vite tourner court tant le gouffre financier se creuse quand le public n'est pas au rendez-vous. D'où l'importance de séduire la presse, les promoteurs et diffuseurs; des contrats et des tournées sont en jeu. Pris pour un grand rassemblement festif, Avignon se transforme à nos yeux comme une sorte de "marche ou crève". Et une fois encore, c'est le spectateur qui trinque.

Si certains projets sont gratuits, comme [Thinker's Corner](#), il n'existe aucun forfait similaire aux festivals de musique: devant chaque spectacle se trouve un guichet. Le droit d'entrée oscille entre 10



et 15 euros. La note peut vite gonfler si on veut assister à plusieurs pièces sur la journée. À l'autre bout de la chaîne, l'organisation, elle, se frotte les mains. Car le festival recense 23 millions d'euros de retombée économique, l'équivalent en un mois de 20% du budget annuel de la ville.

© *afp.*

Chaud-froid

On voulait parler performances et créations, on discute survie et pognon. Qu'à cela ne tienne, à chaque événement son envers du décor. Or, celui d'Avignon, toisé au loin par le mont Ventoux, est somptueux. Alors, on se pique au jeu. On peut vite se retrouver à enchaîner plusieurs spectacles, entre quatre et cinq par jours.

On court d'un point à l'autre de la ville, au risque d'arriver en retard et de se prendre un savon de [Manon Lepomme](#), humoriste liégeoise en plein boom. On évite les 35 degrés et le soleil de plomb en passant les après-midi dans les salles climatisées. L'angine menace. Les spectacles, pour la plupart, épatent. Au sommet de notre appréciation figure "[Is there life on Mars?](#)", poignante série de témoignages sur la thématique énigmatique de l'autisme proposée la saison dernière au Théâtre National.

Débats

La scénographie est subtile, l'interprétation faite à partir de témoignages d'autistes et de leur entourage, originale. Mais les autres créations sont, elles, aussi à la hauteur. L'intense "[Route du Levant](#)", l'absurde "[Machin truc](#)", l'intelligente "[Convivialité](#)", le tabagique "[Gainsbourg Confidentiel](#)" ou l'énergique "[Vie trépidante de Laura Wilson](#)" nous ont conquis. Seul "[Handball](#)" nous a laissé quelque peu perplexe. D'autres spectateurs, eux, ont apprécié. C'est le jeu et l'intérêt: débattre et entendre les sensibilités de chacun.

On traîne dans les rues en évoquant nos découvertes, en contribuant à notre tour au bouche-à-oreille. On s'empare de l'espace public en formant avec d'illustres inconnus une grappe dense et bavarde. Au risque de bloquer d'autres VTC, convoi d'autres festivaliers. Qui auront sans doute d'autres expériences à raconter.

Marine Girad – Le 12 juillet 2017

Collège de la Salle « On the road... A » On adore



C'est l'histoire d'un mec... dont les parents sont libanais, qui naît au Maroc, passe son enfance en Guinée, son adolescence en Belgique et son début de vie d'adulte en France.

Il nous parle de sa quête d'identité tout au long de sa vie, comment il est devenu Mohamed "l'étranger" en Belgique, Mimo "l'Italien" pour rentrer en boîte, Roda "le Belge" à Paris et devient même libanais de

temps en temps pour draguer.

Il nous parle de sa crise de foi(e), il mange Hallal sauf à McDo', boit mais ne mange pas de porc...

Il nous parle aussi de ses débuts au théâtre où il reste cantonné au rôle de "Rachid".

Seul sur scène, Roda est tout : son père prophétique, son prof de religion islamique, ses potes, ses copines, sa mère... Tout le monde y passe à un rythme effréné, sans temps mort, il ne laisse aucun répit à nos zygomatiques.

Un spectacle drôle et fin qui nous donne un nouveau regard sur cette fameuse question identitaire qui nous obsède tous.

Du 8 au 28 juillet, relâches les 17, 24 juillet à 16h05. Tarifs : plein 15€, abonnés 10€. info et réservations au 04 90 83 28 17. www.collegedelasalle.fr

LEBRUIT DUOFF

Pierre Salles – Le 21 juillet 2017

« ON THE ROAD... A », ROAD-MOVIE D'UN ETERNEL EMIGRE

« On the road...A » de et avec Roda Fawaz – mes : Eric de Staercke – à 16h05 à L'Eldoradôme du 08 au 28/07 relâche des lundis.

Comme souvent dans cette édition du Off et du Festival il est encore ici question d'identité. Comment se positionner clairement quand on est libanais, né au Maroc, qu'on a grandi en Guinée, vivant en Belgique et qu'on a une tête d'italien ? Voilà l'énoncé de départ du texte écrit et joué par le comédien Roda Fawaz et mis en scène par Eric de Staercke. Seul sur scène le comédien joue tous les personnages réels ou imaginaires, non sans malice il nous rappelle nos propres incohérences sans jamais nous accabler, un homme ne peut se réduire à ce qu'il y a écrit sur son passeport.



Avec peu d'accessoires sur scène, Roda Fawaz campe tous les personnages avec brio, du copain homosexuel au prof intégriste. L'enchaînement des bribes de vie est parfois très drôle, comme son adhésion à une bande de pseudo-italiens qui ne sont italiens que pour mieux entrer en boîte de nuit ou comme encore avec ce père absent que l'on retrouve au téléphone dans des citations pleines de bon sens mais incompressibles pour un enfant puis un adulte en devenir.

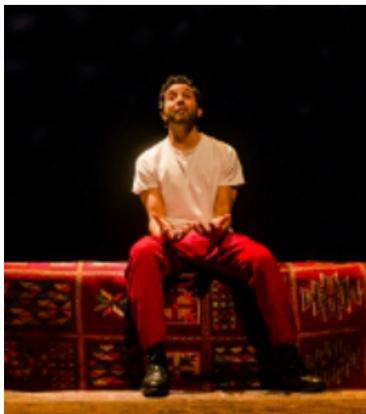
Pas de grand texte littéraire ici mais quelques beaux moments de poésie et un Roda Fawaz qui sait présenter sa vie comme une sorte de road-movie d'un éternel émigré qui ne recherche que le bonheur du vivre ensemble au milieu de nos différences. Son histoire est universelle dans un monde où le brassage devient la norme mais où certaines personnes n'ont pas encore intégré cette nécessité évidente de voir les hommes non plus au travers de leurs origines mais bien au travers de ce qu'ils sont intrinsèquement, des hommes faits d'une palette complexe et multiculturelle. Ici peu de clichés, juste une histoire très humaine et souvent drôle, une belle énergie positive dans ce spectacle et la découverte d'un comédien à suivre.

Michel Voiturier – le 15 juillet 2017

COUP DE COEUR

On the road...A : Autobiographie bio

Roda Fawaz est seul sur le plateau. Avec un grand coffre recouvert et entouré de tapis colorés. Mais quand on sort de son spectacle, on a rencontré des tas de personnages, traversé bien des pays, partagé bien des incidents, côtoyé une famille un rien étrange mais sûrement pas étrangère.



Roda Fawaz n'est pas n'importe quel quidam. Il est né au Maroc. Son enfance se passe en Guinée. Il imite Michael Jackson et il est circoncis. Il arbore un physique d'Italien. Il rêve de voir le Liban où il a de la famille. En France, il tombe amoureux d'une Israélienne. Ah oui ! et son passeport est belge. Il est d'ici et de là-bas, quoi.

Et c'est de tout cela dont il parle, volubile, primesautier, affable. Il cherche son identité, une identité d'autant moins simple qu'elle a changé au fil des années. À la naissance Mohamed. Pour son père qu'il ne rencontre qu'au téléphone, c'est Roda. Pour ses copains scolaires, ce sera Mimo car c'est plus facile de passer pour un Latin que pour un Magrébin, surtout à l'entrée des discothèques...

Ne parlons pas non plus de ses problèmes avec la religion. En Belgique, il pourrait suivre le cours du culte catholique mais il va se retrouver chez l'imam de service à la pédagogie expéditive alors qu'il rêve d'être au cours de morale où cela semble plus amusant.

Tout ce mélimélo compose Fawaz. Toutes ces cultures se combinent avec leurs préjugés contradictoires. Pas facile de s'y retrouver. Alors finalement, il finit, selon une logique inconsciente, par opter pour le métier de comédien qui lui permet d'endosser plein d'identités tout en restant lui-même. Il nous trace le portrait amusé d'un immigré de deuxième génération plus tout à fait comme ses parents et pas encore entièrement comme les citoyens du pays qu'il habite.

Ce parcours existentiel, il le présente avec légèreté, un humour permanent qui prend ses distances avec les tabous quels qu'ils soient. Rien d'outrancier dans ses propos même quand il malmène les uns ou les autres car il ne ménage personne. La caricature est drôle, sensible, humaine parce que sans aigreur.

Le rythme ne se ralentit jamais. Profitant d'une diversité d'éclairages, il change de lieux sans avoir besoin d'un décor. Il change de personnage en modulant sa voix, en mimant des comportements, en typant une grimace ou une allure. Sa palette est étendue et jamais il ne tombe dans le piège d'en faire trop. C'est donc drôle et tendre, lucide et juste, allégé de toute prétention. Un bon moment, excellent, dépourvu de prétention, percutant.